Mystifier pour convaincre de la vérité: Octave Mirbeau dans l’Affaire Dreyfus

Agnese Silvestri

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/12548>

DOI : 10.4000/studifrancesi.12548

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2018

Pagination : 195-205

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Agnese Silvestri, « Mystifier pour convaincre de la vérité: Octave Mirbeau dans l’Affaire Dreyfus », *Studi Francesi* [En ligne], 185 (LXII | II) | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 06 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/12548> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.12548>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Mystifier pour convaincre de la vérité: Octave Mirbeau dans l’Affaire Dreyfus

Abstract

This article analyses the effectiveness and limits of Mirbeau’s literary strategies during his engagement in the Dreyfus Affair. Differently from Dreyfusard intellectuals involved in the affair who strongly relied on the publication and examination of original documents, Mirbeau believes that mystification can be a useful literary weapon to persuade the public opinion. Thus, Mirbeau’s strategies combine satire and the production of various apocryphal texts: imaginary interviews, fake letters, preposterous statements from well-known personalities. Mirbeau’s chronicles act then as an efficient critical mirror reflecting his opponents’ unfair methods, exposing their systematic use of fake information, their unethical motivations and cruel behaviours.

C’est grâce au travail de longue haleine réalisé par Pierre Michel et par Jean-François Nivet que l’engagement dreyfusard de Mirbeau est enfin sorti de l’ombre¹. Il n’en était que temps, car après des hésitations que son ami Bernard Lazare n’arrive pas à lever², quand Mirbeau se lance finalement dans la bataille, il le fait pleinement et définitivement. À l’automne 1897, deux interventions majeures le rallient à la cause: celle de Sheurer-Kestner et celle de Zola, qui avec son «Sheurer-Kestner» («Le Figaro», 25 novembre 1897) prend la défense du vice-président du Sénat et initie sa campagne personnelle pour la révision du procès à Dreyfus³. La probité du premier, le courage civique du second lui ouvrent les yeux. Dès lors, il participe intensément aux réunions de l’état-major dreyfusard dans les bureaux de «L’Aurore» et de «La Revue Blanche»; il signe la *Protestation* passée à l’histoire comme *Manifeste des intellectuels*⁴; il anime de nombreux *meetings* à Paris et en province s’efforçant de vaincre sa

(1) Cf. P. MICHEL, J.-F. NIVET, *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, Paris, Librairie Séguier, 1990, chap. XVI «L’Affaire» (sept. 1897-sept. 1899); Id., *Présentation à Octave Mirbeau*, in *L’Affaire Dreyfus*, éd. établie, présentée et annotée par P. MICHEL et J.-F. NIVET, Paris, Librairie Séguier, 1991, pp. 9-42; Id. (dir.), *Dossier Octave Mirbeau*, «Les Cahiers naturalistes» 64, 1990 et en particulier J.-F. NIVET, *Octave Mirbeau et l’Affaire Dreyfus*, pp. 79-99.

(2) Bernard Lazare, écrivain, journaliste et anarchique est parmi les tout premiers dreyfusards. Il est chargé par Mathieu Dreyfus d’aider la campagne pour la révision. Sa brochure *Une erreur judiciaire. La vérité sur l’affaire Dreyfus* sort dans sa première version le 6 novembre 1896, mais ne suffit pas à convaincre Mirbeau de l’injustice perpétrée. Des doutes le gagnent ensuite, mais au printemps 1897 il reste absorbé par la promotion au théâtre de sa pièce *Les Mauvais Bergers* et ne s’expose pas, cf. P. MICHEL et J.-F. NIVET, *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle* cit., pp. 558-559.

(3) Je me limite ici à signaler A. PAGES, *Émile Zola, un intellectuel dans l’Affaire Dreyfus. Histoire de «J’accuse»*, Paris, Séguier, 1991 partiellement repris dans Id., *Émile Zola, de «J’accuse» au Panthéon*, Saint-Paul, L. Souny, 2008.

(4) Il s’agit de deux textes différents de protestation qui suivent et soutiennent le *J’accuse* de Zola en demandant, le premier, la révision du procès de 1894 («L’Aurore», 14 janvier 1898), le deuxième, plus prudemment, «de maintenir les garanties légales des citoyens contre tout arbitraire» («L’Aurore», 15 janvier 1898). Pour une lecture sociologique des listes d’adhésion cf. le classique CH. CHARLE, *Naissance des «intellectuels» 1880-1900*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990, p. 139 et sq.; cf. également PH. ORIOL, *L’Histoire de l’Affaire Dreyfus de 1894 à nos jours*, vol. II, Paris, Les Belles Lettres, 2014, p. 589 et sq.; en particulier p. 591, note 42, pour la signature de Mirbeau.

grande timidité lors de ses prises de parole en public; il escorte Zola menacé pendant son procès, et demeure pour lui – pour Picquart ensuite – un soutien indéfectible, prêt à payer de sa bourse et de son temps.

Quand l’Affaire devient une question politique nationale, Mirbeau est un écrivain affirmé, un polémiste redouté et un chroniqueur de succès au «Journal» de Fernand Xau. Ce dernier ayant une ligne éditoriale clairement hostile à la révision, il doit brider sa plume et exprimer son engagement dreyfusard et dreyfusiste⁵ autrement que par l’écriture d’articles. Il arrive néanmoins à plier aux besoins de la cause le dernier volet de sa série «Chez l’illustre écrivain» («Le Journal», 28 nov. 1897)⁶. C’est la seule exception, mais de taille, comme l’on verra par la suite, car elle inaugure tant le choix d’un positionnement de Mirbeau dans le camp intellectuel dreyfusard, qu’une stratégie et une modalité d’intervention. L’écrivain les maintiendra lorsqu’il obtiendra un espace d’expression polémique créatif et en prise directe avec l’actualité en rejoignant «L’Aurore» de Clemenceau, d’août 1898 à juillet 1899.

Je me propose ici de réfléchir sur les stratégies littéraires déployées par Mirbeau chroniqueur dreyfusard dans la presse de l’époque et d’analyser ses options à la lumière de celles des savants, des journalistes et des écrivains avec lesquels il mène le combat. Mirbeau revendique une utilisation de la mystification qui se singularise par rapport à l’effort de divulgation et d’analyse de documents authentiques poursuivi par les dreyfusards. Elle ne peut être comprise qu’en tenant compte de la réaction de maints écrivains qui expriment leur engagement à travers une fiction souvent ironique, voire comique, et d’une posture auctoriale spécifique à Mirbeau qui cherche sa voie, en tant qu’écrivain, pour exprimer son mandat civique entre les prérogatives qui appartiennent traditionnellement à l’engagement de l’homme de lettres et les nouvelles fonctions que l’Affaire Dreyfus concentre autour des «intellectuels»⁷. Ses différentes pratiques de l’apocryphe, mêlées aux pouvoirs corrosifs de la satire, lui permettent d’expérimenter plusieurs modalités pour lutter contre l’emploi méthodique du faux que font les antidreyfusards. Tout du moins jusqu’à quand les limites pragmatiques de l’invention littéraire praticable dans la chronique du quotidien ne l’orientent vers d’autres genres.

Stratégies d’un écrivain dreyfusard

C’est dans le feu de la bataille pour la vérité et la justice que plusieurs procès socio-culturels complexes arrivent à maturité et donnent lieu à l’émergence du nouveau groupe social des “intellectuels”. Ces derniers confient à la force du document authentique d’abord exhibé, ensuite analysé et expliqué (dans la presse, dans les brochures, dans des livres), le soin de convaincre l’opinion publique de l’innocence du capitaine Dreyfus et donc du bien-fondé de la bataille révisionniste. Leur stratégie, rigoureusement rationnelle, prend ses distances à l’égard d’un pathétisme trop facile, et vise à révéler au grand jour les preuves qu’ils ont patiemment, par-

(5) Je reprends ici la distinction entre «dreyfusards», qui combattent pour la révision du procès inique de 1894, et «dreyfusistes», qui combattent pour la sauvegarde des institutions et des valeurs démocratiques au fondement de la République et pour une politique différente, cf. V. DUCLERT, *L’affaire Dreyfus*, Paris, La Découverte, 1994, pp. 82-83.

(6) La série, qui compte six autres articles, prend pour cible Paul Bourget, cf. O. MIRBEAU, *L’affaire Dreyfus* cit., pp. 43-49. Sauf indication contraire, toutes les citations des textes mirbelliens renvoient à cette édition. Les pages seront désormais inscrites en note après le rappel du titre, du quotidien et de la date de la publication originale.

(7) Cf. CH. CHARLE, *Naissance des «intellectuels» 1880-1900* cit.

fois héroïquement, arrachées à leurs adversaires⁸. Dans ce groupe des «intellectuels», sociologiquement assez disparate, les savants fondent leur conviction et leur engagement sur les qualités de leur profession: esprit scientifique, déduction logique, esprit critique, savoir technique, concernant la philologie, l'histoire, la paléographie⁹. Ce qui explique leur stratégie visant à la démonstration scientifique. De façon analogue, les journalistes fondent leur implication dans la lutte pour la justice sur la volonté de rendre compte à l'opinion publique d'une vérité qui se trouve dans les documents auxquels ils ont accès, dans les informations dont ils disposent, dans leur capacité de reporter-témoins à pénétrer, grâce à leur sensibilité aiguisée, les événements auxquels ils assistent (les séances des nombreux procès de l'Affaire, par exemple), et à les rendre compréhensibles et vivants, pour le lecteur¹⁰. Ce qui n'empêche évidemment pas l'utilisation de procédés narratifs et fictionnalisants (la description du décor, des protagonistes, l'évocation de scènes imaginées, la dramatisation dialoguée) surtout dans une presse qui garde au XIX^e siècle un lien essentiel avec sa matrice littéraire, comme l'a définitivement démontré Marie Ève Thérénty¹¹.

Les écrivains, quant à eux, pour concevoir leur engagement éthique au service de valeurs universelles, peuvent compter sur une tradition qui remonte aux Lumières et qui, de Voltaire à Hugo, fournit un modèle d'intervention dans la cité intimement lié à leur statut d'hommes de lettres. Mis à part le cas de Zola, qui en donne une interprétation destinée à marquer durablement notre imaginaire politique et culturel, si l'on considère les écrivains qui ont exprimé leur engagement à travers l'écriture de textes fictionnels contemporains aux événements, on découvre une certaine prédilection pour l'emploi de formes ironiques, parfois même comiques. Les tentatives de Laurent Tailhade de revigorer une tradition poétique d'indignation vengeresse restent assez limitées, tant dans leurs résultats littéraires que dans l'intérêt qu'ils suscitent¹². Anatole France mise, par contre, sur la subtile ironie de son personnage Bergeret¹³ pour

(8) Le procès à Zola (7-22 février 1898) qui suivit son retentissant *J'accuse* et qui coûta à l'écrivain une condamnation et ensuite l'exil, permit d'établir toute une série de faits, dont le plus marquant fut sûrement l'illégalité commise lors du procès à huis clos de 1894 qui condamna Dreyfus, cf. A. PAGES, *Le procès Zola, tournant de l'affaire Dreyfus*, in *Cour de Cassation, De la justice dans l'affaire Dreyfus*, Paris, Fayard, 2006, pp. 143-175. Les audiences, sténographiées et publiées par *Le Siècle* d'Yves Guyot, ont été ensuite recueillies en volume. Leur diffusion participe de cette stratégie de divulgation du document, cf. *Le Procès Zola. Compte-rendu sténographique «in extenso»*, P.-V. Stock, 1898.

(9) Pour des études ponctuelles sur de nombreux savants dreyfusards, je signale toute la «Première partie» du volumineux *Être dreyfusard, hier et aujourd'hui*, sous la direction de G. MANCERON et E. NAQUET, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009; voir également *Savoir et engagement. Écrits normaliens sur l'affaire Dreyfus*, sous la direction de V. DUCLERT, préface de M. Canto-Sperber, postface de J.-N. Jeanneney, Paris, Éditions rue d'Ulm, 2006; Id., *Émile Duclaux le savant et l'intellectuel*, «Mille Neuf Cent» 11, n. 1, 1993, pp. 21-26; Id., *L'engagement scientifique et l'intellectuel démocratique. Le sens de l'affaire Dreyfus*, «Politix» 48, 1999, pp. 71-94.

(10) Sur les changements de la presse française qui, à la fin du XIX^e siècle, s'ouvre aux pratiques du journalisme d'information à l'anglo-saxonne, cf. G. MUHLMANN, *Une histoire politique du journalisme XIX^e et XX^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, «Partage du savoir»; pour un exemple d'engagement d'un journaliste-reporter, je me permets de renvoyer à A. SILVESTRI, *Sévérine reporter de l'affaire Dreyfus. Des chausse-trappes de la sensibilité féminine*, «Les Cahiers Naturalistes» 89, 2015, pp. 253-268.

(11) *Presse et plumes. Journalisme et littérature au XIX^e siècle*, sous la direction de M.-È. THÉRENTY et A. VAILLANT, Paris, Nouveau Monde éditions «Collection Culture-médias. Études de presse», 2004 et surtout M.-È. THÉRENTY, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2007, «Poétiques».

(12) Cf. son volume d'épigrammes dreyfusardes *À travers les grouins*, Paris, P.-V. Stock, 1899. Gilles Picq révèle qu'il fut pratiquement inventé, in L. TAILHADE, *Playdoyer pour Dreyfus*, Paris, Séguier, 1994, «Collection noire», p. 18.

(13) A. FRANCE, *L'Anneau d'améthyste* sort en feuilleton dans «L'Écho de Paris» de septembre 1897 à décembre 1898 («Les Juifs devant l'Église», par lequel France réclame en fait la révision, est du 23 novembre 1897), ensuite remanié en volume le 1^{er} février 1899; *Monsieur Bergeret à Paris* sort en feuilleton

dénoncer, avec l'antidreyfusisme, nombre de certitudes de son propre bord, tandis que Paul Adam sur *La Revue Blanche* amuse et console ses compagnons de lutte, par l'invention d'un Napoléon ressuscité et dreyfusard qui distribue, de façon cocasse, des ordres, des punitions et des récompenses aux uns et aux autres¹⁴.

Les chroniques mirbelliennes participent entièrement de ce type de réaction inventive des écrivains dreyfusards, même si l'ironie de Mirbeau ne craint pas d'aller jusqu'au sarcasme, sa drôlerie à l'humour noir et si ses accents peuvent atteindre une certaine violence. La pratique de la «fiction» littéraire semble en somme autoriser les écrivains à déroger aux impératifs de la pensée logique-déductive et du document véridique, grâce auxquels les autres composantes du groupe des intellectuels confèrent une légitimité sociale et une autorité à leur parole dans l'espace public. Cela doit être d'autant plus vrai pour un écrivain qui, comme Mirbeau, n'a jamais reconnu aucune valeur aux présupposés théoriques du réalisme littéraire, ainsi qu'aux prétentions du naturalisme d'une objectivité plus près du réel¹⁵.

Sa large utilisation de la mystification (interviews imaginaires, correspondances fictives, discours irréels tenus par des personnages de l'actualité) doit alors être envisagé dans ce cadre de référence. S'il est important de réfléchir sur l'efficacité d'un discours qui cherche à dénoncer les faussaires de l'État-major et l'hypocrisie du discours antidreyfusard par un amoncellement d'apocryphes qui peut paraître paradoxal¹⁶, il faut le faire en tenant compte non seulement des éléments qu'on vient de rappeler, mais aussi du rôle que Mirbeau définit pour soi-même en tant qu'«intellectuel» dreyfusard.

Mirbeau, «intellectuel» dreyfusard

Dans sa première chronique consacrée à l'Affaire («Chez l'illustre écrivain»), Mirbeau fustige les hommes cultivés qui consciemment vouent au bain un innocent en les dénommant «des gens plus ou moins célèbres et qui font profession de penser: des intellectuels, comme on dit»¹⁷. Il utilise ici ce substantif, à l'époque encore assez nouveau, dans l'acception qu'il avait à l'époque dans les milieux de l'avant-garde politique et littéraire qui était la sienne: pour désigner une culture bourgeoise solidaire de l'oppression sociale. On est encore en novembre 1897, en deçà du *J'accuse!*, du *Manifeste des intellectuels* et de la re-sémantisation en positif de ce terme de la part des dreyfusards. L'intérêt de cette chronique réside dans le fait qu'à travers celle-ci Mirbeau réfléchit sur les rapports entre littérature et journalisme dans la formation de l'opinion publique, tout en mettant en scène sa propre entrée dans la bataille dreyfusarde en tant que «poète». Les «intellectuels» qu'il critique sont en effet inca-

dans «L'Écho de Paris», ensuite dans «Le Figaro» (5 juil. 1899-26, sept. 1900), et enfin, profondément remanié, en volume en 1901, cf. A. FRANCE, *Œuvres. III*, M.-C. Bancquart (éd.), Paris, Gallimard, 1991, «Bibliothèque de la Pléiade», p. 1133 et sq. et p. 1209 et sq. Sur France dreyfusard voir aussi M.-C. BANCQUART, *Anatole France, un sceptique passionné*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, chap. XVII-XVIII.

(14) «Œuvres inédites de l'Empereur», dans plusieurs livraisons de «La Revue Blanche», t. 15, janvier-avril 1898, Genève, Slatkine reprint, 1968, pp. 81-89; 186-193; 275-281; 440-444; 503-508.

(15) P. MICHEL, *Un écrivain politiquement et culturellement incorrect*, in Id. (dir.), *Un moderne: Octave Mirbeau*, Paris, Eurédit, 2004, pp. 25 et sq.; Id., *L'esthétique de Mirbeau critique littéraire*, in O. MIRBEAU, *Combats littéraires*, éd. critique établie, présentée et annotée par P. Michel et J.-F. Nivet, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 2006, pp. 11 et sq.; sur les rapports entre Mirbeau et Zola cf. Id., *Mirbeau et Zola: entre mépris et vénération*, «Les Cahiers naturalistes» 64, 1990, pp. 47-77.

(16) Comme invite à le faire M.-É. THÉRENTY, *Frontières de l'interview imaginaire. Réflexions sur l'imaginaire de la parole au tournant du siècle*, dans *Paroles chantées, paroles dites*, sous la direction de S. HIRSCHI, É. PILLET et A. VAILLANT, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2005, p. 99.

(17) *Chez l'illustre écrivain*, «Le Journal», 28 nov. 1897, p. 44.

pables de produire un discours autonome, d'élaborer une vision et une analyse de la réalité: «les convives [...] avaient hâte d'étaler leur bêtise irréductible et de vomir sur la table ce qu'ils avaient mangé, le matin, dans les journaux»¹⁸. Ils dépendent d'une presse minable, «potin stupide venimeux et délateur»¹⁹, et la métaphore alimentaire est là pour dire leur conformisme acritique, inapte même à «digérer», donc réélaborer un contenu. Mirbeau ne fait aucune confiance à ces hommes qui se veulent «de pensée» mais qui sont une partie organique du pouvoir et de sa violence. Face à leur platitude intellectuelle et à leur férocité immorale c'est bien la parole d'un écrivain qui se dresse et qui sauvegarde ainsi tant la pensée critique – nécessaire aux intellectuels pour exercer leur fonction, à savoir «dire la vérité au pouvoir au nom des opprimés»²⁰ – que la possibilité d'un journalisme différent:

[I]l n'a pas fallu moins que le grand cri de conscience poussé par M. Émile Zola, il n'a pas fallu moins que sa noble et forte parole pour que, dans le flot d'imbécile boue qui nous submerge, nous nous reprenions à ne pas complètement désespérer de l'utilité et de la générosité de notre profession!»²¹.

Mirbeau qui, «prolétaire des lettres», avait lentement conquis son indépendance de plume après des années à faire le «nègre»²², ne renonce pas à l'idée d'un journalisme aux contenus idéologiquement avancés et éthiquement élevés grâce précisément à la contribution des écrivains. En parlant de «notre profession» Mirbeau se réfère au journalisme mais, dans sa défense de l'intervention de Zola, ainsi que dans celle du «poète» dans la narration de la chronique on peut lire l'apologie d'une haute participation de l'écrivain à la rédaction du journal. Le but est celui d'un progrès social que les substantifs d'«utilité» et de «générosité» inscrivent dans une longue tradition d'engagement civique de l'homme de lettres. On peut pourtant y reconnaître, en même temps, la revendication pour le littéraire d'une action de sauvegarde des principes qui doivent régir la cité et donc d'un travail de contrôle critique des institutions, qualité qui marque la nouveauté proprement politique des «intellectuels» en tant que nouveau groupe social.

En ce sens, le personnage du «jeune poète», présente des aspects hétérogènes qui sont à la foi anciens, concernant la perception que les écrivains ont de leur statut social, et en même temps qui correspondent aux nouvelles exigences liés à l'assomption du rôle de l'intellectuel moderne. Les caractéristiques du personnage mirbellien dérivent en effet, d'une part, d'une polémique remontant à l'opposition tardo-romantique entre la supériorité de l'artiste et la prostitution idéale de la société bourgeoise et de ses valeurs mercantiles – ce qui condamne les deux parties à un mépris réciproque. Si le poète regarde ses convives «avec l'étonnement pitoyable que l'on a devant une assemblée de fous»²³, il est raillé en tant qu'«un imaginaire, un sensible», un «pitre»²⁴, sans aucun droit de parole sur la question qui concerne la sûreté nationale. Le jeune artiste n'oppose en effet aux certitudes des antidreyfusards ni des informations confidentielles (les «tuyaux» qu'on lui demande), ni des preuves, mais bien «deux impressions». Il se place ainsi sur un terrain différent de celui du document vérifiable et analysable par les

(18) *Ibid.*

(19) *Ibid.*

(20) G. NOIRIEL, *Les fils maudits de la République. L'avenir des intellectuels en France*, Paris, Fayard, 2005, p. 50.

(21) *Chez L'illustré écrivain* cit., p. 44.

(22) Cf. P. MICHEL, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Paris, Les Belles Lettres, «Annales littéraires de l'Université de Besançon», 1995, chap. II: *Le prolétaire des lettres*.

(23) *Chez L'illustré écrivain* cit., p. 44.

(24) *Ibid.*, p. 46 et p. 48.

instruments de la connaissance logico-déductive choisi par les intellectuels dreyfusards et le fait au nom d'une capacité de pénétration du réel qui est purement intuitive, ayant sa source dans les anciennes vertus des mages romantiques.

D'autre part, pourtant, le «jeune poète» incarne une exigence nouvelle d'action proprement politique, car au lieu de s'exiler il soutient le combat et arrive ainsi à dénicher son adversaire en menant «l'illustre écrivain» à révéler le véritable *a priori* idéologique qui dénie à tout jamais la justice à un innocent:

Et quand même Dreyfus serait innocent? vociféra-t-il... il faudrait qu'il fût coupable quand même... [...] *La société ne peut pas se tromper... Les conseils de guerre de peuvent pas se tromper... L'innocence de Dreyfus serait la fin de tout*²⁵!

Vainqueur, le poète qu'on croyait inoffensif sort de scène ne se privant pas de la satisfaction d'une insulte: «Je vous parle justice!... Et vous me répondez politique!... Vous êtes de pauvres petits imbéciles!...»²⁶.

Dans ce premier texte dreyfusard de Mirbeau on est très tenté de lire une véritable valeur programmatique. Par cette chronique inaugurale de son engagement dreyfusard, il dessine en effet un rôle: celui d'un écrivain «intellectuel» gardant tous les privilèges de l'intuition poétique de la réalité; il trace une stratégie: amener ses adversaires, dans et par la fiction, à déclarer eux-mêmes la scandaleuse antinomie morale de leurs axiomes; il met enfin au point une modalité: utiliser la créativité comme arme subversive de contestation politique, dans une palette expressive allant du rire à l'injure. Dans ses chroniques les plus fictionnelles – qui, sans épuiser son écriture dreyfusarde, en constituent pourtant la majeure partie – on retrouve exactement ces éléments.

Du pouvoir et des limites de la mystification

Mirbeau réclame donc un espace d'intervention irrévérencieuse, qui lui permette une contestation sociale plus ample et plus profonde que celle que ne s'autorisent les professeurs universitaires, fonctionnaires des prestigieuses institutions culturelles de la Troisième République, et plus jubilatoire que ce que les journalistes reporters ou les commentateurs politiques (Georges Clemenceau, Yves Guyot, Jean Jaurès) ne peuvent et ne veulent se permettre par fidélité à la posture auctoriale qui est la leur. Non pas que Mirbeau ne participe pas aux stratégies que le front dreyfusard dans son complexe élabore. Lorsque Mirbeau rejoint «L'Aurore», il lance un appel presque affligé pour que «professeurs, philosophes, savants, artistes, tous ceux en qui est la vérité»²⁷ prennent la parole et soutiennent publiquement le combat. C'est un moment difficile, où la répression frappe dur dans les rangs dreyfusards et ce qui peut changer la donne – l'aveu du colonel Henry d'avoir fabriqué un faux pour légitimer la condamnation de Dreyfus – n'a pas encore été révélé. Lorsque Jaurès décide de lancer son extraordinaire campagne des *Preuves* pour gagner les prolétaires à la cause, Mirbeau, dont la parole peut beaucoup compter pour ce lectorat, le soutien avec conviction et œuvre pour préparer le terrain. En s'adressant «À un prolétaire»,

(25) *Ibid.*, p. 49, souligné par l'auteur.

(26) *Ibid.*

(27) *Trop tard!*, «L'Aurore», 2 août 1898, p. 72.

il lui enjoint: «Et écoute Jaurès... [...]. Il te dira pourquoi tu peux, pourquoi tu dois crier ardemment et sans remords: – Vive Zola!...»²⁸.

Il garde, pourtant, plus d'un doute sur la capacité de la culture d'assurer tant le courage civique qu'une éthique contrastant les pires pulsions de l'homme²⁹. D'ailleurs, la réticence de la plus grande partie des universitaires – ils furent moins d'un tiers à exprimer publiquement une opinion pour ou contre la révision –, ainsi que l'existence d'intellectuels antidreyfusards ne peut que le conforter dans cette constatation. En outre, la perméabilité limitée de l'opinion publique aux arguments des dreyfusards pose la question de l'efficacité de leurs moyens contre les fureurs nationalistes et le préjugé antisémite, mais aussi contre les craintes pour l'ordre social et pour le destin de la patrie. Peu avant le procès de Rennes, en juillet 1899, Mirbeau semble prendre la mesure de l'insuffisance de la divulgation des documents, stratégie poursuivie par les intellectuels. À propos de l'arrêt de la Cour de Cassation qui a enfin décidé la révision du procès et dont la Chambre a voté l'exposition publique dans toutes les communes, il constate: «L'affichage de l'arrêt n'a été qu'un leurre. Tout le monde le commente selon Judet et selon Escobar, mais personne ne le lit»³⁰. En fait, sa propre contribution en tant qu'écrivain à la bataille dreyfusarde a toujours parié plutôt sur l'utilisation ironique, satirique, hyperbolique de l'apocryphe que sur la force de conviction du document authentique.

L'utilisation mirbellienne de la mystification pendant l'Affaire Dreyfus, politise la charge subversive déjà contenue dans les genres journalistiques qui, comme l'interview imaginaire, sapent de l'intérieur l'autorité de la presse³¹. Les fausses interviews, les correspondances fictives, les discours absurdes attribués aux protagonistes politiques, médiatiques, civils et militaires du front antidreyfusard lui permettent non seulement de dénoncer la mesquinerie humaine et la malfaisance sociale de ses adversaires, mais, à un niveau plus profond, de s'emparer de leur pratique du faux tout en la renversant. Des prétendus aveux de Dreyfus, aux supposés excès de sa vie privée, de l'existence d'un «Syndicat», au bordereau annoté rien de moins que par Guillaume II en personne, la campagne de presse antidreyfusarde ne cesse de falsifier la réalité, d'inventer de fausses nouvelles, de produire un discours fictif infâmant qui confond les données et les consciences. Par sa création de documents inauthentiques, par son emploi de genres journalistiques hautement fictionnels, Mirbeau engendre un miroir critique des pratiques déloyales de la presse antidreyfusarde.

Il y a deux usages de la mystification chez Mirbeau. Le premier assume le point de vue des antidreyfusards et met en scène leurs accusations comme pour vouloir les rendre légitimes. On voit alors Francis de Pressensé, journaliste animateur avec Mirbeau de tant de meetings dreyfusards, en «compagnon» anarchiste prêt à «faire sauter l'Opéra-Comique [...] le Tout-Paris et la clientèle spéciale du *Gaulois*», et même, avec le directeur de l'Institut Pasteur, Émile Duclaux, et le médecin Paul Reclus, l'Institut lui-même, l'Académie

(28) *À un prolétaire*, «L'Aurore», 8 août 1898, p. 80. *Les Preuves* sortent sur «La Petite République» du 10 août au 20 septembre 1898, et sont tout de suite reprises en volume, pour les éditions P.-V. Stock. Mirbeau polémique contre Guesde et commence à anticiper les arguments de Jaurès, qu'il connaît déjà, en y ajoutant la condamnation de l'antisémitisme qui frappe le Juif qu'est Dreyfus.

(29) P. MICHEL, *L'Opinion publique face à L'Affaire, d'après Octave Mirbeau*, Actes du colloque de Tours sur *Les Représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, «Littérature et nation», n. hors-série, 1995, p. 159.

(30) *En province*, «L'Aurore», 22 juil. 1899, p. 342. Ernst Judet est le rédacteur en chef du très répandu et antidreyfusard «Petit Journal»; «Escobar» renvoie ici aux Jésuites honnis et à la presse catholique en général, dont *La Croix* des Pères Assomptionnistes offre, pendant l'Affaire, un exemple de nationalisme et d'antisémitisme farouche.

(31) Sur l'ironie propre aux littérateurs qui pratiquent le journalisme et sur «l'écriture contrapuntique» dont le but est «d'ébranler la machinerie sérieuse du journal», cf. M.-É. THERENTY, *La Littérature au quotidien* cit., p. 156 et pp. 169 et sq.

de médecine et la Bibliothèque Nationale³². Ou bien on voit Alphonse Bard, magistrat à la Cour de Cassation favorable à la révision, en vulgaire voleur («il subtilisa un couvert de vermeil et deux aiguïères d'argent ciselé»³³), et prêt à vendre la patrie au plus offrant, grâce à ses assiduités avec l'ambassadeur d'Allemagne. Derrière eux, Mirbeau évoque le réseau dreyfusard au grand complet, impliqué dans des attentats terroristes, dans des trafics abominables. Or, les calembours («Moi, [...] je ne digère pas la cuisine allemande... je ne digère que l'or allemand»³⁴), les hyperboles («c'est vous [Pressensé] qui avez assassiné l'impératrice d'Autriche!»³⁵), le dénouement grotesque (le magistrat antidreyfusard Quesnay de Beaurepaire se faufilant, au lieu du colonel Picquart, dans un cabinet pour recevoir des mains d'un des conseillers de la Cour de Cassation les dossiers secrets qui doivent innocenter Dreyfus) dénoncent l'in vraisemblable fausseté des accusations antidreyfusardes et invitent à en rire. Dans ce type de choix stylistique, pourtant, l'attention du lecteur reste braquée sur la figure déformée des dreyfusards. La portée polémique de ce type de chroniques paraît donc limitée dans le contexte communicatif violent créé par la presse nationaliste et antisémite, où l'image défigurée et monstrueuse des dreyfusards est quotidiennement proposée, accréditée, et où donc aucune hyperbole ne semble plus une exagération.

C'est probablement la raison pour laquelle Mirbeau préfère nettement une autre pratique de l'apocryphe, qui maintient le regard sur les adversaires et qui en force les traits pour les meurtrir. La critique a déjà souligné les procédés rhétoriques dont Mirbeau se sert pour «ordonner sa véhémence»³⁶, des néologismes aux amplifications, de l'invention burlesque à la caricature, «son don de l'oralité et sa dextérité dans la conduite du dialogue»³⁷, les différents moyens de disqualification de l'adversaire, entre «rapprochements saugrenus» et «parallélismes expressifs»³⁸. Si la presse antidreyfusarde donne pour vraies ses inventions dégradantes, les chroniques de nature fictionnelle de Mirbeau, par leurs procédures ironiques et caricaturales, révèlent leur facticité à tout moment, et ne peuvent évidemment pas être confondues avec les pratiques mensongères des autres. Les premières se prétendent vraies et répandent le faux, les deuxièmes affichent, par l'hyperbole, leur fausseté pour révéler au lecteur les véritables natures des opposants à la révision, leurs véritables intentions. Elles procèdent en somme du mécanisme communicatif de la satire.

Ainsi voit-on Arthur Meyer, le vaniteux directeur du *Gaulois*, qui du judaïsme s'est converti au christianisme, se pavaner du fait que l'antisémitisme professé par sa rédaction «avait de l'allure, de l'originalité, de la mondanité!...», et regretter, après le suicide d'Henry, de ne pas voir «la possibilité d'un retournement brusque»³⁹ comme celui, demeuré célèbre, qu'il exécuta après la défaite du boulangisme qu'il avait soutenu jusqu'alors. On le voit ensuite, lorsque le 29 octobre 1898 la Cour de Cassation a jugé recevable la demande de révision, hors de lui à l'idée de la réhabilitation de Dreyfus préciser au chroniqueur qui «toujours [l'a] vu à plat ventre devant la magistrature»:

(32) *Nocturne*, «L'Aurore», 13 déc. 1898, p. 182.

(33) *Une soirée de trahison*, «L'Aurore», 9 fév. 1899, p. 234.

(34) *Ibid.*, p. 236.

(35) *Nocturne* cit., p. 183.

(36) P. MICHEL, *Les Combats d'Octave Mirbeau* cit., p. 294.

(37) J.-F. NIVET, «Octave Mirbeau et l'Affaire Dreyfus» cit., p. 87.

(38) Y. LEMARIÉ, *Octave Mirbeau, l'Affaire et l'écriture de combat*, «Cahiers Octave Mirbeau» 7, 2000, p. 100. Y. MOUSSON attire l'attention sur la «mise en scène théâtrale de l'indignation» dans *Le style de Mirbeau dans les combats politiques et l'Affaire Dreyfus*, «Cahiers Octave Mirbeau» 4, 1997, pp. 47-48; sur l'interview imaginaire cf. aussi l'article, un peu descriptif, de C. HERZFELD, *L'interview imaginaire chez Mirbeau*, in *Octave Mirbeau: passions et anathèmes. Actes du Colloque de Cerisy-la-Salle, 28 sept - 2 oct. 2005*, sous la direction de L. HIMY-PIÉRI et G. POULOUIN, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2007, pp. 81-92.

(39) *Inquiétudes*, «L'Aurore», 19 sept. 1898, pp. 115 et 117.

La magistrature qui se vend, qui s'achète, qui tripote, qui se déshonore, oui, monsieur, je la respecte... parce qu'elle est à l'image de moi-même, du pouvoir que je défends, du Dieu que je sers. Mais la magistrature indépendante... je la traite en anarchiste... Je la supprime⁴⁰!

Après le vote de la loi de dessaisissement (1^{er} mars 1899)⁴¹, patronnée par la Ligue de la patrie française de Déroulède et soutenue par le président du Conseil Charles-Dupuy avec la motivation que l'opinion publique demandait de «mettre un terme à tant d'agitation»⁴², le ton de Mirbeau se fait amer. Il représente Dupuy, une de ses cibles récurrentes, déchaîné dans ses plans dictatoriaux: «J'enverrai à la Guyane tous ceux que je n'aurai pu, préalablement, assommer!... Apaisons...! apaisons...!»⁴³. Lorsque l'indignation gagne notre écrivain, l'espace de la fiction peut se rétrécir. Les honneurs rendus par le public au général Mercier lors d'une conférence de Ferdinand Brunetière lui font exclamer en colère: «Ainsi, le général Mercier ose encore apparaître sur des estrades!... Il ose exhiber, en public, sa face à jamais flétrie de faussaire et d'assassin!»⁴⁴. Il finit, néanmoins, par lui donner un instant la parole, pour que la fiction puisse rendre intolérable un crime et une arrogance que la réalité semble supporter sans aucun problème:

Et c'est moi qui a pris ce malheureux [Dreyfus], qui l'ai enlevé aux siens, à lui-même, et qui l'ai muré, vivant, comme un secret de meurtre, dans le tombeau!... Oui, j'ai fait cela!... Regardez-moi!... Je suis Mercier le Faussaire, Mercier l'assassin, Mercier le Bourreau, le plus odieux des bourreaux, le plus lâche des assassins!... Et je n'ai pas de remords⁴⁵!...

Parfois, des propos inventés qui semblent absurdes révèlent en réalité la logique profonde des choses. C'est le cas, par exemple, de Godefroy Cavaignac, ministre de la guerre convaincu de la culpabilité de Dreyfus et, chez Mirbeau, se proclamant dreyfusard. Le fait est que le 7 juillet 1898, le ministre, intentionné à clore pour toujours l'Affaire, lit dans son discours à la Chambre trois documents, faux ou falsifiés, du dossier concernant Dreyfus. Ce qui devait poser une pierre tombale sur le condamné se révèle au contraire comme le meilleur argument pour relancer le débat, l'État-Major se trouvant alors dans l'obligation de «tout publier, tout exhiber» et permet aux dreyfusards de «tout contrôler, tout vérifier»⁴⁶. Le faux de Henry rendu public, le colonel devra bientôt reconnaître ses responsabilités. Mirbeau représente alors Cavaignac en train de dresser des listes de proscriptions, pour la répression qu'il rêve effectivement d'accomplir, mais déclarant:

Pour prouver l'innocence de Dreyfus, je n'avais trouvé qu'un moyen [...] c'était de crier à tue-tête que Dreyfus était coupable, et d'en fournir des preuves si absurdes, de montrer des pièces si dérisoirement stupides, d'étayer mes démonstrations par des faux si absolument faux, qu'il fût impossible à tout homme de sens, d'y ajouter la moindre foi⁴⁷...

(40) *Idées générales*, «L'Aurore», 2 nov. 1898, p. 156.

(41) Cette loi dépouille la chambre criminelle de la Cour de Cassation de l'instruction de la révision du procès de 1894 parce que jugée trop favorable aux dreyfusards.

(42) Cit. in PH. ORIOL, *L'Histoire de l'Affaire Dreyfus de 1894 à nos jours* cit., vol. II, p. 840.

(43) *Notre loi*, «L'Aurore», 2 mars 1899, p. 265.

(44) *Au bain!*, «L'Aurore», 28 avr. 1899, p. 286.

(45) *Ibid.*, p. 287. Étienne Barilier, à propos de ces mots que Mercier n'a jamais prononcés, remarque justement que «c'est bien là son discours véritable», in *Ils liront dans mon âme. Les écrivains face à Dreyfus*, Carouge-Genève, Éditions Zoé, 2008, p. 96.

(46) Cité par L. BLUM, *Souvenirs sur l'Affaire*, Paris, Gallimard, 1981 [1935], «Folio Histoire», p. 133.

(47) *Cavaignac dreyfusard*, «L'Aurore», 22 juillet 1898, p. 85.

C'est un des plaisirs de Mirbeau, et un des privilèges de la mystification littéraire, que celui de faire constamment affirmer l'innocence de Dreyfus par ceux-là mêmes qui, dans la réalité, la nient furieusement⁴⁸. De Paul Déroulède, à François Coppée, de Gabriel Hanoteau à Charles Mazeau, de l'anonyme militaire à la baronne de Gnion, représentante factice d'une noblesse bien vraie, tous concordent: «Mais oui! il est innocent!... Tout le monde sait que ce "sale juif" est innocent!...»⁴⁹. Sauf se plaindre, justement du crime de son innocence: «Pouvant être le traître, il ne l'est pas!... C'est ignoble! Mort aux juifs!»⁵⁰, s'exclame un officier anonyme, tandis que Coppée, mobilisé, proteste «contre l'évidente, obstinée et criminelle innocence d'un misérable juif»⁵¹. Il faut monter dans la hiérarchie des responsabilités politiques pour voir explicitée la raison d'État, et pour la voir étendue à l'échelle internationale. L'ancien ministre des Affaires étrangères Hanoteau explique:

Dreyfus est innocent... Qui le nie?... Les Arméniens aussi étaient innocents... Et je les ai laissé massacrer par centaines de mille... Un homme n'a pas le droit d'être innocent, sans l'assentiment préalable de ses chefs... Du seul fait de son innocence, il se met en révolte contre la volonté nationale, et aussi contre l'Histoire⁵²!...

Ce refrain de l'innocence du condamné proclamée par ses ennemis assume dans les chroniques mirbelliennes une triple fonction. D'abord, l'écrivain rappelle incessamment la raison première, au-delà de toute polémique politique, de la bataille dreyfusarde. Pour Mirbeau, comme le souligne P. Michel, «Dreyfus n'a jamais été un prétexte»⁵³ pour mener un autre combat, ce qui explique sa fidélité au capitaine après son acceptation de la grâce qui déchira le front dreyfusard. Ensuite, ce constant rappel dénonce le renversement de valeurs opéré par les antidreyfusards, pour lesquels l'innocence est un crime et le parjure et la trahison une gloire: «Vivent les faussaires et gloire aux traîtres!» est le cri qui «de toutes parts [...] se lève de la foule ignorante et trompée»⁵⁴. Enfin, il décrie le cynisme amoral de ses adversaires et de leurs raisons qui n'ont rien à voir avec la justice, ni même avec l'amour pour la patrie: «– Le patriotisme... | – Le grade de colonel... | – C'est la même chose...»⁵⁵, répète, à plusieurs reprises, un colonel anonyme.

Ce mécanisme littéraire, où l'invention et la satire offrent un exutoire à l'indignation en empêchant tant le découragement impuissant que l'expression d'une haine purement destructive de l'adversaire – dans laquelle, par contre, se complaisent maints écrivains antidreyfusards – connaît peu d'exceptions. Il peut néanmoins arriver que le sentiment

(48) Sur la conviction intime des antidreyfusards, qui présente «une grande variété d'attitudes», cf. B. JOLY, *Les antidreyfusards croyaient-ils Dreyfus coupable?*, «Revue historique» 590, avr.-juin 1994, pp. 401-437. Joly ne donne pourtant pas de l'attitude de Coppée, de Déroulède, de Hanoteau une vision différente de celle présentée par Mirbeau.

(49) *Que vos chapeaux...*, «L'Aurore», 10 oct. 1898, p. 132; là c'est Déroulède, le chef de la Ligue de la Patrie française, qui s'exprime.

(50) *Les cris de l'année*, «L'Aurore», 28 déc. 1898, p. 204.

(51) *À cheval, Messieurs!*, «L'Aurore», 5 janv. 1899, p. 210.

(52) *Dans les ruines*, «L'Aurore», 26 mars 1899, p. 285. Cf. également le personnage de Charles Mazeau, premier Président de la Cour de Cassation, hostile à la révision, auquel Mirbeau fait dire: «Dreyfus coupable!... ça n'a pas le sens commun, et, d'ailleurs, il ne s'agit plus de ça aujourd'hui! [...] Juridiquement et moralement parlant, il n'avait pas le droit de ne pas être un traître!...», in *Chez Mazeau (II)*, «L'Aurore», 13 mai 1899, p. 302; cf. aussi le personnage de Mercier qui, selon la «baronne de Gnion» écrivant «à la comtesse Matraque», affirme: «si Dreyfus est innocent, cela n'a aucune importance, attendu qu'un militaire n'a pas le droit d'être innocent sans la permission de ses chefs, et que, dans ce cas-là, une innocence est bien pire qu'une culpabilité», in *Pour le Roy!*, «L'Aurore», 8 juin 1899, p. 315.

(53) P. MICHEL, *Octave Mirbeau, l'intellectuel éthique*, dans *Être dreyfusard hier et aujourd'hui*, sous la direction de G. MANCERON et E. NAQUET, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 144.

(54) *L'Iniquité*, «L'Aurore», 2 fév. 1899, p. 232; il s'agit du compte-rendu de *L'Iniquité*, premier volume du recueil des articles de Clemenceau sur l'Affaire.

(55) *Psychologie militaire*, «L'Aurore», 6 juil. 1899, p. 330.

de frustration augmente la violence des propos, comme en décembre 1898 lorsqu'il est clair que le suicide de Henry, tout en étant un événement majeur sur le chemin de la révision du procès qui condamna Dreyfus, est loin d'assurer la victoire finale. Mirbeau franchit alors dangereusement une limite en laissant son de Pressensé anarchiste, qui désire essayer une nouvelle bombe, proposer: «Voulez-vous que nous débutions ce soir par Arthur Meyer?»⁵⁶. Le dispositif narratif hyperbolique de l'ensemble de la chronique désamorce quand même la portée symbolique de cette menace. Ceci est déjà moins évident dans l'instigation au suicide adressée au général Mercier. Celle-ci surgit par ailleurs dans un moment de force pour le front dreyfusard, la Cour de Cassation ayant à peine voté, en juin 1899, la révision du procès. Le narrateur mirbellien, après avoir passé en revue, avec le général, le sort des champions antidreyfusards, lui remet «la trousse de rasoirs»⁵⁷ pour qu'il en fasse l'usage que prévoit dans ce cas l'État-major. L'allusion est évidemment à la mort du colonel Henry qui s'était coupé la gorge – ou bien auquel on avait coupé la gorge, comme le croit Mirbeau avec une partie de l'opinion publique. Le cadre de l'interview imaginaire, les accents caricaturaux peignant Coppée «sur le pont des Arts, parmi les aveugles chanteurs. La tête branlante, le geste simiesque, [soufflant] dans des clarinettes des airs piteux et gagatesques»⁵⁸, contiennent, mais non sans peine, la violence réelle, bien que symbolique, de ce discours.

Le procès de Rennes (7 août-9 septembre 1899) se rapprochant, la composante ludique impliquée par la satire semble s'épuiser. Il n'y a plus aucune ironie dans les propos du narrateur qui souhaite à Meyer sa prochaine déportation et de pouvoir lui dire: «Hors d'ici, misérable! Tu n'as plus le droit de vivre parmi les hommes!»⁵⁹. L'écrivain se représente d'ailleurs assez lucidement les difficultés d'un nouveau procès militaire («Tout va bien», 22 juin 1899), il mesure largement les dégâts de la propagande antidreyfusarde et de son extrême violence parmi les citoyens de la province («En province», 22 juillet 1899), dans les classes populaires, parmi les «gardes municipaux» qui devraient défendre le nouveau Président de la République Loubet, et qu'ils rêvent, au contraire, d'éventrer par leurs baïonnettes («Pour le Roy! (II)», 15 juin 1899). Une sensation d'impuissance gagne Mirbeau face à cette crise politique qui semble lui révéler un peu plus l'abîme de cruauté qui régit la société⁶⁰. Envoyé au procès de Rennes par «L'Aurore», il n'écrit même pas un article, les ressources littéraires de la chronique devenant apparemment insuffisantes pour élaborer une réalité qui, avec l'attentat à l'avocat de Dreyfus, Labori, et surtout avec un dénouement qui prévoit une nouvelle condamnation de l'innocent, bien qu'avec d'incroyables «circonstances atténuantes», apparaît monstrueuse. Une matière douloureuse et brûlante à gérer, pour laquelle Mirbeau mobilise désormais les moyens fictionnels autrement plus puissants du roman. *Les Jardins des supplices* (sorti en juin 1899) et *Le Journal d'une femme de chambre* (juillet 1900) sont là pour en témoigner⁶¹.

AGNESE SILVESTRI
Università di Salerno

(56) *Nocturne* cit., p. 185.

(57) *L'expiation en marche*, «L'Aurore», 3 juin 1899, p. 310.

(58) *Ibid.*

(59) *Vers la Guyane*, «L'Aurore», 13 juil. 1899, p. 340.

(60) Je partage ici l'opinion de Pierre Michel, selon lequel aux yeux de Mirbeau «la bataille de l'opinion publique n'a pas été vraiment gagnée», cf. «L'Opinion publique face à L'Affaire, d'après Octave Mirbeau», *Actes du colloque de Tours sur Les Représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger* cit., p. 156.

(61) Cf. dans ce numéro même l'article de Pierre Glaudes.